

—C'est que vous venez de vous faire, en M. de Lascars, un ennemi mortel.

—Qu'importe cela ? répondit-il, un tel ennemi n'est point à craindre... on rencontre un reptile, on l'écrase et l'on passe.

M. de La Guette secoua la tête d'un air de doute.

—Vicomte, demanda Tancrède, il me semble que vous n'êtes point de mon avis ?

—Non, certes ! et je suis même d'un avis tout opposé.

—Quel est-il ?

—C'est qu'on peut mépriser le reptile, mais qu'il ne faut pas le dédaigner.

—Pourquoi ?

—Parce que, venimeux et lâche, il se redresse sous le pied qui l'écrase, il mord par derrière, et sa morsure envenimée est inguérissable.

—Cher ami, parlez clairement. Où donc en voulez-vous venir ?

—A ceci : vous avez publiquement arraché cette nuit, au baron de Lascars, le masque qui cachait son visage... vous l'avez écrasé de vos mépris... vous l'avez foulé aux pieds... vous l'avez chassé de cette maison comme on chasse un laquais voleur... mais il emporte son venin, et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne vivait que pour la vengeance... Ainsi donc, défiez-vous !...

—Merci de ce bon conseil, vicomte, répliqua Tancrède ?

—Le suivrez-vous ?

—Ma foi, non... et à la grâce de Dieu !...

VII

Quelques mots sur le passé du baron Roland de Lascars nous semblent nécessaires, avant de continuer un récit dans lequel il doit jouer l'un des rôles principaux.

Ce gentilhomme, issu d'une famille sinon illustre, du moins très ancienne du Limousin, était en sa qualité de fils unique, le dernier représentant de sa race.

La mort de son père l'avait rendu possesseur, à l'âge de vingt-deux ans, d'une fortune considérable. Deux terres dont l'une portait son nom, constituaient à son profit un revenu de soixante mille livres, équivalant à plus de deux cent mille francs à notre époque.

Il était en outre propriétaire d'un fort bel hôtel situé dans la rue Saint-Louis au Marais.

Roland de Lascars, très favorisé de la nature sous le rapport des avantages physiques, et non moins bien doué du côté de l'intelligence, cachait sous un extérieur séduisant et sous les formes d'un langage facile, gracieux, brillant même, un cœur profondément corrompu et l'âme d'un scélérat.

Dès sa première jeunesse, nous pourrions presque dire dès son enfance, sa perversité précoce avait prouvé qu'il portait en lui le germe de tous les vices. Son père ne s'était fait aucune illusion à cet égard, et forcé de reconnaître que ses efforts, ses prières et ses larmes ne parvenaient ni à corriger ni même à modifier ses dispositions fatales, il s'était senti mourir avant l'âge, miné par le chagrin, et envisageant avec une profonde terreur l'avenir de son unique enfant.

A peine maître de sa fortune, Roland s'empressa de réaliser les tristes prévisions du vieillard.

Il se jeta à corps perdu dans tous les excès, dans toutes les orgies, dans tous les bourbiers du vice. Loin de commander à ses passions, il leur mit la bride sur le cou, et, non content de se laisser entraîner par elles, il les éperonna sans cesse en se faisant le compagnon assidu des débauchés les plus perdus de Paris.

Les jours et les nuits du baron ne furent alors qu'une longue bacchanale entrecoupée de duels, de rapt et de violences. Le plaisir, pour ce jeune démon, n'était jamais plus vif que lorsqu'il côtoyait le crime, et en cela il se montrait digne de marcher sur les traces du duc de Fronsac, son émule et son ami, le plus pervers peut-être des roués du dix-huitième siècle. Personne n'ignore que cet infâme seigneur, fils du célèbre maréchal de Richelieu, risqua, par une belle nuit, de brûler Paris, pour enlever des bras de sa mère, à la faveur de l'incendie, une malheureuse enfant qui résistait et qu'il voulait perdre.

Le poète Gilbert eut le courage, bien rare à

cette époque, de stigmatiser, dans des vers magnifiques et impérissables, un si monstrueux attentat.

A mener une telle vie, et avec de tels compagnons, le baron Roland de Lascars dévora sa fortune en quelques années. Les terres furent vendues pièce à pièce, son hôtel de Paris hypothéqué jusque dans ses fondations.

Quoique ruiné, il ne changea rien à ses habitudes et ne diminua point son train. Son nom, sa position dans le monde, le crédit qu'il s'attribuait à la cour, éblouirent pendant quelque temps ses fournisseurs, aussi bien que les usuriers qui le laissaient puiser dans leurs coffres.

Un jour vint, cependant, où toutes ressources lui manquèrent, le terrain manquait sous ses pieds : les créanciers devenaient farouches. Roland implora la générosité de Louis XV qui lui vint royalement en aide, paya ses dettes et le remit à flot.

Il s'empressa de reconnaître ses bienfaits par la plus noire ingratitude et, ainsi que nous avons entendu Tancrède d'Hérouville le lui jeter au visage, il se fit espion de cour à la solde de l'étranger. Dénoncé par quelqu'un de ses complices à M. de Sartines, qui s'empressa de révéler au roi sa bassesse et ses trahisons, il fut, par un reste d'indulgence, laissé libre et seulement banni de Versailles.

Cette punition, quoique très modérée, lui causa une irritation profonde et lui mit au cœur une haine aveugle pour Louis XV. Déjà, depuis long temps, il haïssait le Dauphin, sans autre motif que l'horreur instinctive inspirée au vice par la vertu.

—Ah ! se dit-il, je me vengerai.

Mais se venger d'un roi n'est pas chose facile, et Lascars dut se borner d'abord à déverser sa rage dans des brochures infâmes, imprimées en Hollande, et à composer des chansons brutales et des pamphlets satyriques, distribués sous le manteau, brochures et pamphlets dont les limiers du lieutenant de police cherchaient vainement l'auteur anonyme.

Pendant plusieurs mois il eut recours, pour soutenir son luxe, à toutes sortes d'escroqueries et de moyens honteux... il se mit à voler au jeu, et, grâce aux leçons d'un professeur de langue verte échappé des galères, il devint promptement assez habile pour être certain de dépouiller sans courir aucun risque les joueurs inexpérimentés et confiants.

Il attendait toujours qu'une occasion propice lui permit enfin d'atteindre la vengeance qu'il convoitait.

Le mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie Antoinette d'Autriche, vint lui fournir cette occasion si ardemment convoitée.

L'histoire l'affirme et nous ne faisons ici que le répéter après elle, la faction puissante opposée à l'alliance autrichienne, et qui comptait, au sein du corps municipal, des conjurés des agents, résolut d'ensanglanter par une effrayante catastrophe les fêtes données en l'honneur des souverains futurs.

D'indignes gentilshommes, qui avaient eu ou qui du moins croyaient avoir à se plaindre de la cour, acceptèrent l'exécration tâche d'organiser cette catastrophe.

Roland de Lascars accueillit avec des transports de joie l'offre qui lui fut faite de devenir le chef de ses organisateurs.

Il reçut des sommes énormes, avec mission de les répandre libéralement pour acheter des complaisances. Il s'attribua, comme bien on pense, la plus forte partie de ces sommes, mais, s'il épargna l'argent, il fut prodigue de son zèle et de ses démarches.

Nous l'avons vu déjà à l'œuvre.

Après son entrevue, sur les grèves de la Seine, auprès du cabaret de Sauvageon, avec Huber, le chef des *Lapins*, Roland de Lascars eut l'idée, non point d'aventurer, mais de doubler ou de tripler au jeu, par des moyens à lui connus, une somme de cent mille livres dont il était porteur.

Nous savons quelle déception amère et quel juste châtement l'attendaient dans les salons de Cydalise, grâce à la présence du marquis d'Hérouville qui, dans sa loyale indignation, s'était chargé d'arracher le masque du misérable, ou plutôt de lui broyer ce masque sur le visage.

L'hôtel de la rue Saint-Louis, quoique grevé d'hypothèques pour des sommes supérieures à sa valeur réelle, appartenait toujours, du moins en apparence, au baron de Lascars.

En quittant la rue Saint-Honoré, Roland prit donc le chemin du Marais, mais il était tellement anéanti, tellement brisé de corps et d'âme, par la scène terrible qui venait d'avoir lieu, qu'il se sentit bien vite incapable de marcher. Il se laissa tomber défaillant, sur un banc de pierre, à la porte d'une maison ; il y resta pendant plus d'une heure, semblable à un homme dont l'intelligence et les membres viennent d'être paralysés à la fois.

Peu à peu, cependant, la faculté de penser, sinon d'agir, lui revint, il appela le cocher d'un carrosse de louage qui passait à vide, et, comme cet homme objectait la fatigue de ses chevaux, il lui promit un louis pour une course et se fit conduire à la porte de son hôtel.

Roland de Lascars entretenait parmi ses gens une discipline sévère. Pas plus que Louis XIV, il n'admettait qu'un valet pût le faire attendre, ne fût-ce qu'une minute.

A quelque heure de la nuit qu'il jugeât convenable de rentrer, le suisse devait se trouver en grand costume, sur le seuil de la porte monumentale, sa hallebarde d'une main, un flambeau de l'autre, pour l'éclairer jusqu'au vestibule, où le valet de chambre de service était prêt à recevoir ses ordres et à les exécuter sur-le-champ.

Il ne fut dérogé en aucune façon, cette nuit-là, au cérémonial habituel. Seulement le suisse, gros homme à ventre prépondérant, dont la figure large et cramoisie ressemblait, sous les boudins de sa perruque poudrée à une fraise dans du coton, se dit à lui-même en voyant descendre de carrosse son maître tête nue, le visage livide et décomposé, les yeux gonflés et rougis, les jambes flageolantes :

—Tarteifle !... mein Herr le patron, il fient te mener choyeuse fie avec tes cheunes tuces et marguis, bien sûr !... il être ifre gomme un Bolonais !

Puis, gardant pour lui seul ces irrespectueuses conjectures, il traversa la cour d'un pas lent et majestueux, suivi par M. de Lascars qui trébuchait à chaque pas et paraissait ne se soutenir qu'à grand-peine.

Le valet de chambre, debout sous le vestibule et tenant un candélabre à trois branches, échangea mystérieusement avec le suisse un coup d'œil moqueur, et, précédant son maître, prit le chemin de la chambre à coucher à travers une enfilade de salons dont l'ameublement somptueux semblait démentir la ruine du maître du logis.

Sur la table de nuit, à côté du lit du baron, se trouvait toujours ce que, dans le langage du dix-huitième siècle, on appelait un *en-cas*. Un petit pain à croûte blonde, une volaille froide, des fruits confits et un flacon de vin d'Espagne, supportés par un plateau de vermeil, composaient l'*en-cas* destiné à satisfaire quelque velléité d'appétit nocturne.

Le baron n'accorda aucune attention aux comestibles, mais, saisissant le flacon de Xérés, il remplit et vida à deux reprises, jusqu'à la dernière goutte, un long verre de cristal de Venise, en forme de tulipe.

Convaincu, comme son compère le suisse, que M. de Lascars sortait d'un joyeux souper où il avait bu plus que de raison, le valet de chambre se détourna pour cacher un sourire, et se livra fort irrévérencieusement, à une réflexion ainsi formulée :

—Il ne manquait plus que cela ! le baron va s'achever ! avant deux minutes il roulera sur le tapis !... en vérité, ces gentilshommes se grisent aussi bien que leurs laquais !...

Roland reposa son verre vide sur le plateau. Le valet se dit : Veillons au grain... monsieur va tomber !

La prévision du valet ne devait point se réaliser, et l'effet produit sur Lascars par sa double libation de vin de Xérés fut diamétralement opposé à celui qu'attendait cet infidèle serviteur.

A peine le généreux breuvage eut-il fait circuler dans les veines du baron sa chaleur vivifiante, qu'un changement complet s'opéra si soudainement qu'il sembla tenir du prodige.